

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

## **L'OR DE LA BARSE**

**CHRISTIAN MORIAT**

### **AVANT-PROPOS**

Banale est l'histoire que je vais vous raconter, car c'est celle d'un amour contrarié. Et comme la plupart des histoires d'amour – je parle ici d'amour passion et non de passades de midinettes – celle-ci s'est mal terminée.

Cela arrive – les exemples ne manquent pas dans la littérature –. Et comme me le répète souvent mon avocat : « Vous n'êtes pas le premier, vous ne serez pas le dernier. » Comme quoi, le magistrat qui m'a été assigné, est philosophe. Mais il peut se le permettre, car il n'a pas vécu le tiers de ce que j'ai subi.

Il vaut mieux. Parce que si l'on demandait à la défense d'endurer ce que supportent ses clients pour mieux comprendre leurs gestes, elle se laisserait envahir par une telle sensiblerie que le jour de leur procès, elle ne serait pas en mesure de les défendre.

Pour en revenir à moi et après ce qu'il s'est passé, mon état premier a été le soulagement... en même temps qu'un sentiment de délivrance. C'est ce que j'ai expliqué aux gendarmes venus m'arrêter. Lesquels ne m'ont pas compris, qui m'ont trouvé *incapable de ressentir*. Erreur grossière. J'étais tout le contraire.

C'est vrai que le passage à l'acte m'avait anesthésié. C'est du moins l'apparence que j'avais donné aux enquêteurs. Pourtant, s'ils avaient su combien cela bouillait à l'intérieur de moi, ils auraient été surpris.

Mais, j'ai beau passer et repasser dans ma tête ce qui m'a valu d'être interné à Clairvaux<sup>1</sup>, cette impression de parfaite indifférence que j'avais affichée n'était qu'une réaction involontaire, provoquée par mon geste... De la légitime défense en quelque sorte – comme pendant la guerre, quand il fallait monter à l'assaut, baïonnettes au canon et où il fallait tuer pour ne pas être tué.

Je me revois menottes aux poignets, traversant les rues de Vendevre plombées par le silence, et que je traversais à pied, entre deux gendarmes, au milieu d'une haie de concitoyens interloqués. Vous ne pouvez pas vous imaginer la honte que j'avais éprouvée en croisant le regard de ma mère, en larmes. Son attitude n'ayant d'égal que la haine tapageuse, manifestée

---

1. Maison centrale (10)

par le père de ma jeune femme, mêlée aux pleurs muets de ma belle-mère.

Autant d'images que je ne suis pas prêt d'oublier.

Malgré tout, si c'était à refaire, je recommencerais. Car, quand on aime comme j'ai aimé, c'est-à-dire d'un amour fort, on ne peut pardonner la trahison.

Au cours de ma vie, c'est vrai, j'ai connu des moments de joie et de pur bonheur, mais j'en ai malheureusement vécus de plus compliqués. Car *Celle* que j'aimais avait l'art de souffler le chaud et le froid. C'était sa nature. Avait-elle conscience du mal qu'elle me faisait ? Je me le suis toujours demandé. Il n'empêche qu'Aigline – c'est son nom – était, avant tout, une femme singulière.

Toujours est-il qu'avec elle, je suis allé au bout du bout, même qu'à la fin, elle m'avait moralement réduit à l'état de loques, alors que, physiquement, je l'étais déjà.

Or, bizarrement, ce genre de comportement qu'elle adoptait et qui consistait à passer d'une période de rejet à une période de rapprochement, avait pour effet d'accroître l'amour que j'éprouvais pour elle.

J'ai beau songer à tout cela, couché sur mon grabat, en regardant le plafond lézardé de ma cellule, à l'heure où j'attends l'instant ultime, et alors que défile le film de ma vie, je me dis que notre histoire avait été écrite, depuis le début. Même bien avant notre naissance. Car je crois à la fatalité.

On m'a dit que je n'avais pas de circonstances atténuantes... C'est faux.

Si ! J'en avais une.

Elle était belle. Sans doute trop. Et je n'avais pas voulu partager sa beauté, alors que moi-même, j'avais dépassé les limites de la laideur.

Ah ! Maudite guerre qui m'a tout pris ! Ma femme et ma santé.

Ne plaignons pas ceux qui sont morts au champ d'honneur, penchons-nous plutôt sur ceux qui en reviennent estropiés.

Quant à la presse, qui s'est emparée de mon affaire, elle s'est complètement fourvoyée. Et je me demande encore comment on peut écrire des choses que l'on connaît aussi mal !

Enfin quoi ! De quel droit les journalistes se permettent-ils de parler à la place des prévenus ? Et de les condamner ?

Il n'y a qu'à lire les titres racoleurs du *Petit Troyen*, de *La Dépêche de l'Aube* ou de *L'Avenir*, lesquels évoquent une « *Sordide affaire* », « *Une saint Gengoult sanglante* » ou « *Le monstre qui n'aime pas les femmes* ». Et j'en passe et des meilleurs. Trop c'est trop.

Et quand je vous aurai expliqué comment cela s'est déroulé, peut-être poserez-vous sur moi un autre regard.

Je vais essayer d'être précis, ce qui ne va pas être simple, car je ne sais plus où j'en suis – il s'est passé tant de choses depuis... depuis ce funeste matin de la Saint Gengoult –. Après, ce sera à vous de juger.

Mais, ne soyez pas trop cruels avec moi, car je ne le mérite pas – bien entendu, je le dis et je le répète, je m'adresse seulement ici, à ceux qui savent ce que signifie *aimer*.

Voilà !

D'abord, reprenons les faits, les uns après les autres. En commençant par mon enfance auboise.

Nous sommes en 1 902, à Vendevre-sur-Barse, dans le département de l'Aube...

## CHAPITRE 1

### AIGLINE ET VINCENT

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je joue.

– À quoi ?

– À ça.

Les filles sont toutes les mêmes. La curiosité n'est pas leur moindre défaut. Et Aigline n'échappe pas à la règle.

Je parle d'Aigline. Aigline Maupas, la fille d'à côté. À Vendevre, tout le monde la connaît.

C'est la petite blonde aux yeux verts. Celle qui a deux petites fossettes à l'endroit des joues, quand elle sourit, et qui habite la ferme de l'Agnel, sur la route de Beurey. Laquelle est occupée par deux familles – la sienne et la mienne –. Et nos maisons sont l'une en face de l'autre, séparées par une grande cour, avec leur soue, leur étable, leur écurie et tout plein de granges et de remises tout autour.

Délurée comme pas deux, ma petite voisine ! Vive comme l'éclair, gaie comme un pinson, c'est un bonheur de la voir papillonner. Elle est toujours en mouvement... ! Et c'est avec elle que j'ai la joie de partager le plus clair de mon temps.

On va à l'école ensemble. On fait nos devoirs ensemble. On joue ensemble. On mange ensemble. Et on dort ensemble. Chez nous. Dans ma chambre. Vu que nos parents travaillent sur des terres qui sont l'une à côté de l'autre, le long du Chemin de Beurey. Et qu'il suffit de traverser la cour – comme je viens de l'expliquer – pour se rendre, soit chez les Maupas, soit chez les Tardieu.

Car si elle, c'est une Maupas, moi je suis un Tardieu. Vincent Tardieu, que je m'appelle. Parce que né un jour de vendanges. Même qu'on avait fait à ma mère les honneurs de la première presse, quand je suis venu au monde. Et qu'elle avait dit : « C'est bon. Et le vin qu'il donnera sera fameux ».

Elle ne s'était pas trompée.

Pendant longtemps on a eu des bouteilles à la cave, qu'on débouchait dans les grandes occasions. Et vous pouvez m'en croire, ceux qui en buvaient ne tarissaient pas d'éloge à leur sujet.

Bref ! Nos parents s'étaient donné le mot pour nous concevoir presque en même temps, puisqu'Aigline est née le même jour que moi. Et presque à la même heure. Six heures du matin pour moi. Six heures et demie pour elle ! Soit une demi-heure qui a fait de moi son aîné. Ce qui explique sans doute l'instinct de protection que j'ai toujours éprouvé à son égard.

Même que le docteur était sur le point de partir quand la petite a commencé à se manifester.

« Crénom ! » qu'il s'était récrié, alors qu'il était en train de remballer sa trousse. « Les petiots sont rudement matinaux cette année, qu'ils se sont donné le mot pour venir au monde en même temps ! »

Bref, nous étions jumeaux. Mais ni de la même mère, ni du même père. Contrairement à ce que certains journaux ont prétendu, lesquels – tout au moins au début – nous avaient crus frère et sœur. Ce qui, pour moi, constitue un grief de plus à l'égard des journalistes.

Est-ce que c'est pour cela que, dès qu'on voyait l'un, l'autre n'était pas loin ? Et vice-versa... ? Sans doute.

En tout cas, au village, on avait prédit que plus tard, on se marierait. Même que cela ne nous déplaisait pas. Car entre nous, jamais une bagarre, jamais une dispute, point de désaccords. Alors que nous avions tous les deux des caractères complètement opposés.

Si, par exemple, la petite avait la langue bien pendue, moi, à l'époque, je l'avais plutôt sur *le reculoir*. Et si elle aimait se mettre en valeur, moi, par contre, je n'aimais pas me faire remarquer.

Enfin, question coquetterie, elle ne donnait pas sa part au chat non plus. Alors que moi, j'ai toujours été simple et d'un naturel plutôt négligé.

Pour résumer, j'avais le regard en dedans. Tandis qu'elle, elle l'avait plutôt en dehors. Comme quoi il y avait entre nous deux, beaucoup de points qu'on ne partageait pas.

Ce qui n'empêchait pas notre bonne entente. Même s'il y en a qui disaient que je lui cédaï en tout.

Son père, une fois, m'en avait fait le reproche : « Le Vincent, il est d'une bonne composition », qu'il avait déclaré. « Elle a beau être ma fille, moi, à sa place, il y a belle lurette que je lui aurais flanqué une bonne fessée. »

Il pouvait dire, lui, qui avait un tel faible pour elle que jamais, au grand jamais, il ne se serait permis de la corriger.

Quant à moi, est-ce que j'aurais pu donner une fessée à ma promise ? Bien sûr que non. Sinon, question mariage, les verres auraient vite été rincés. Vu qu'on aurait divorcé avant d'avoir été mariés !

De toute façon, ne nous attardons pas là-dessus, car, de ma part, un tel cas de figure n'était pas envisageable. Je l'aimais trop.

Malgré nos différences entre nous, on ne se cachait rien. Jusqu'à ce fameux jour de mai. Lequel était vraiment spécial. Même qu'il fallait être un gosse pour avoir des idées pareilles ! Pourtant, dans mon histoire, tout est parti de là.

Je vous explique...

J'avais pris une vieille poêle qui traînait dans la soue. L'avais nettoyée. Lui avait rogné le manche, histoire d'en faire une batée <sup>1</sup>. Et en route pour les rives de la Barse – la rivière qui traverse Vendevre.

Tout cela à cause du Coigneux. Le Joseph – c'est comme ça qu'il s'appelle –. Un fabricant de charbon de bois, noir comme un moricaud, bûcheron et rebouteux à ses heures et qui vivait au fin fond de la forêt, à L'Arclais. Derrière le Val Suzenay.

Ah, le Coigneux ! C'est qu'on l'aime bien. Toujours une histoire à partager.

Comme celle des grandes manœuvres de 1891, par exemple, dans un Vendevre pavoisé, où le charbonnier se flattait d'avoir vu le fils du roi Louis-Philippe, Henri d'Orléans, duc d'Aumale – ancien gouverneur général de l'Algérie et à qui on devait la reddition d'Abd el Kader –, à la terrasse d'un café, en train de boire tranquillement son absinthe. Au su et au vu des habitants. Rien que ça !

Sans compter la bataille simulée de Vendevre-Beurey, du 9 septembre de la même année, en présence du Ministre de la guerre et du Président du Conseil à laquelle il assista de loin. Un grand monsieur... ! Un grand moment aussi !

Quand ce n'était pas le séjour du roi Louis XIII au château, en 1631, invité par Margerite-Charlotte, belle-sœur du Duc de Luynes. Lequel en profita pour tancer un Charles IV, duc de Lorraine, qui menaçait de faire sécession. Le premier se faisant accompagner par un bon millier de soldats – rien que ça ! –, pour impressionner un Lorrain... qui finit par faire acte d'allégeance. Et cela s'était passé chez nous !

Ou bien le terrible hiver de 1871, où nos concitoyens connurent une épouvantable disette – à l'heure où des Parisiens affamés, après avoir mangé du chat, du chien et du rat, s'en prirent à Castor et Pollux, les deux éléphants du Jardin des Plantes, lors du siège de Paris, par les Prussiens –. Même qu'il faisait si froid dans la commune que l'eau de la Barse avait fini par geler et que les arbres plantés sur les deux rives se fendaient en deux, dans le sens de la hauteur, avant que de s'effondrer dans un bruit terrifiant.

Et au dégel de printemps, c'étaient des Vendevrois bien étonnés qui, au fil du courant, avaient vu passer des poissons pris dans la glace ! Cette manne imprévue leur permettant néanmoins d'oublier des mois et des mois de disette.

Ou encore le scandale des amants excommuniés que furent en 865, Ingeltrude, reine lombarde et épouse de Boson, comte italien, avec lequel elle avait pourtant eu deux filles, et

---

1. Récipient des chercheurs d'or pour le lavage des sables aurifères.

qui trouva refuge au pays, avec son esclave Wanger, pour y filer le parfait amour.

Même qu'ils eurent tous deux un fils, le malheureux Gotfrid, qui paya, sa vie durant, le comportement dévoyé de ses parents.

Notre charbonnier était à ce point intarissable sur l'histoire de Vendevre qu'on se demandait comment il faisait pour savoir tout cela. Surtout qu'il vivait à l'écart.

Pour moi, cela a toujours été de l'ordre du mystère. Même si, pour avoir vu chez lui, plusieurs anciens exemplaires de l'ancienne *bibliothèque bleue*<sup>1</sup>, qu'il collectionnait, je savais qu'il recevait régulièrement la visite d'un colporteur qui les lui vendait. Et l'histoire de Huon de Bordeaux – « *pair de France et duc de Guienne* », *contenant les faits et actions héroïques mis en deux livres aussi beaux et divertissants que jamais ont ait lu* », comme l'indiquait textuellement la couverture, avec son orthographe approximative – qu'il lisait et relisait sans cesse –, constituait sa brochure préférée.

Car, comme vous l'avez sans doute compris, l'homme était un passionné. Tout, absolument tout, l'intéressait. Et pas seulement l'histoire locale. Ce qui constituait sans doute pour lui une revanche, vu qu'il n'était jamais allé à l'école... Pourtant, il en aurait remontré à pas mal d'instituteurs.

Toutefois, parmi toutes les anecdotes qu'il nous racontait, il y en avait qui me tenaient en haleine. C'était quand il évoquait la vie des chercheurs d'or.

Ah ! Ses récits d'orpailleurs ! C'était quelque chose !

Ils me faisaient tellement rêver que j'avais décidé de me lancer dans le métier. Surtout que mes parents étaient métayers du châtelain, donc impécunieux. Contrairement aux parents de la petite, qui avaient leur ferme et leur terre et qui, de ce fait, étaient plus aisés.

C'était la raison pour laquelle, je pensais que ce serait merveilleux de trouver le précieux métal.

Bref, d'après notre conteur, on aurait découvert de l'or dans le sud de la France. Dans les Cévennes exactement. Et notamment dans les eaux du Gardon. Alors... pourquoi n'y en aurait-il pas dans notre rivière, à nous ?

« L'OR DE LA BARSE » ! Cela sonnait bien... Ne trouvez-vous pas ?

C'est du moins ce que j'avais imaginé.

Et c'est pourquoi je me revois les deux pieds dans le ruisseau, en train de tourner et de retourner ma poêle, pour séparer le sable et la boue, des paillettes qu'elle pourrait contenir.

– C'est quoi, « Ça » ?

Et la petite de revenir à la charge.

– Tu vois bien. Je cherche de l'or.

---

1. Forme de littérature populaire inventée et imprimée à Troyes dès 1602, par les frères Oudot. Ces cahiers, à l'impression de mauvaise qualité, étaient recouverts d'un papier bleu, le même qui enveloppait les pains de sucre, et qui ont été popularisés par les colporteurs.

Puis la voilà qui se tord de rire. En déclarant que s'il y en avait, cela se saurait. Et que, de toute façon, si c'était le cas, il y a belle lurette que la pauvreté aurait disparu de Vendeuve. Ce qui était loin d'être le cas.

Hélas ! D'après elle, avant de remplir nos bas de laine, il allait falloir attendre un peu !

Vexé comme un pou, je lui explique qu'on a bien extrait du minerai de fer, Chemin de la Maladière. Lequel faisait tourner les forges de la Marque. Ce qui, à l'époque, avait fait la fortune du père du poète Nicolas Bourbon <sup>1</sup> et de ses employés.

C'est vrai qu'il y a une bonne centaine d'années de cela ! Au moins !

Pourtant, et toujours d'après Joseph Coigneux, il n'empêche qu'un audacieux entrepreneur avait déjà tenté de relancer l'entreprise moribonde, au siècle dernier. Et cela, il nous l'avait dit.

Alors, s'il y avait eu du fer autrefois, pourquoi n'y aurait-il pas de l'or, maintenant ?

La petite est sceptique. Car, pour qu'il y ait des pépites ou même des paillettes, dans un cours d'eau, il faut une montagne à l'amont. Une montagne avec un bon filon. Et c'est l'eau, justement, qui, en passant et en repassant dessus, ramène le métal érodé vers l'aval. C'est ce qu'elle m'explique.

Or, de montagnes, à Vendeuve, il n'y en a point !

Mais, quand on a dix ans, comme moi, et sans faire injure au Coigneux, on est plus près du charbonnier, dont on a la foi, que de l'homme de science, qui en est dépourvu.

Malgré tout, ma conviction et mon enthousiasme sont tels qu'ils commencent à déteindre sur ma petite amie. Laquelle se dit : « Après tout, pourquoi pas ? »

Aussi, prise d'un doute, finit-elle par s'asseoir sur le bord de la rivière, pour me regarder travailler.

J'ai pas mal avancé. Un tas de sable et de graviers commence à s'accumuler à mes côtés. Pendant que j'exerce des mouvements de rotation à ma batée improvisée.

Il est vrai que j'ai toujours aimé farfouiller. Même qu'au grenier, je m'étais constitué toute une collection de fossiles, ramassés dans les champs.

Il y avait la bélemnite – aux talents multiples – appelée aussi « coup de foudre », parce que formée pendant les orages ou « pierre fulminaire », « Chandelles de spectres » ou « de sorcières » ou bien encore « pierre de lynx » et qui soigne les cauchemars et les ensorcellements, la colique, la maladie de la pierre, la diarrhée, la dysenterie, les hydropisies, puis qui guérit les plaies, nettoie les dents et débarrasse les vers des chevaux. J'en passe et des meilleurs.

---

1. Nicolas Bourbon (vers 1503-1550) : poète néolatin, ami de Holbein et de Rabelais et précepteur de Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV.

Dans son poème *De Ferraria*, il évoque son enfance dans sa bonne ville de Vendeuve où son père était maître de forges, au lieu-dit *la Maladière* – endroit connu dès le XV<sup>ème</sup> siècle pour ses fonderies, où l'on fabriquait boulets et canons, pour la défense de la ville de Troyes.

Il y avait aussi l'ammonite du sorcier, qui fait apparaître des visions aux dormeurs. Et nommée aussi « pierre serpents » puisqu'il s'agirait d'un reptile pétrifié. Ce qu'avait formellement démenti le Coigneux, qui a toujours soutenu qu'elle serait une pierre tombée du ciel. Comme quoi, les avis divergeaient.

Ce qui avait incité mon père à en placer une sur le toit de la maison, pour éloigner le mauvais œil.

Il y avait enfin les bivalves et les « vis de pierre ». Sans oublier les silex, qui jettent des étincelles dès qu'on les entrechoque et leurs rognons tout ronds, employés comme biscaiens, par les joueurs de billes. Puis les ferrites grises, comme la peau des couleuvres, et qui s'argentent à l'intérieur, dès qu'elles se délitent. Sans oublier les quartzites et autres pierres bizarres – de la rouge qui s'effrite, à la bleue plus jolie mais plus dure et qui sent le pétrole – qui me plaisaient bien par leur couleur et leur aspect biscornu.

Enfin, ne pouvant se contenir plus longtemps, la petite de me demander ce que je vais en faire si j'en trouve.

– Je t'offrirai une bague. Comme ça, on se mariera plus tôt. Pensant que la présence de l'indispensable anneau ferait avancer la date de nos épousailles.

Elle est flattée. Même qu'elle me dit qu'elle aimerait avoir aussi un bracelet, avec un collier et des boucles d'oreilles. Puis, s'il reste encore de l'argent, elle désirerait acheter une robe et un chapeau – je vous avais averti : la belle est coquette.

Malheureusement, mes efforts furent vains, ce jour-là. À part un cul de bouteille et une vieille semelle en cuir, je n'avais rien trouvé d'autres. Mais je cherchais encore sous les cailloux, les algues et les lentilles d'eau, car j'étais prêt à tout pour me sauver du ridicule.

– Remonte, qu'elle avait fait. Tu vas te couper.

Et je suis remonté. Vexé de n'avoir rien déniché. Pourtant, à Vendevre, on avait tout : l'eau et les pierres. Il ne manquait plus que l'or.

Et comme le Joseph m'avait toujours dit qu'il fallait penser très fort à ses rêves, pour que ceux-ci se réalisent, nul doute qu'en concentrant davantage mon esprit sur le précieux métal, j'allais bien finir par en trouver. C'était sûr et certain.

Par la suite, j'avais renouvelé l'expérience. Hélas ! Cela avait été en pure perte. À chaque fois, je revenais bredouille.

Sauf, qu'un jour...

## **CHAPITRE 2**

### **L'OR DE LA BARSE**

...j'ai remis cela... C'était la troisième fois.



Ce matin-là, comme à mon habitude, je prends mon pain et mon fromage à la sauvette, puis je pars de bonne heure, avec ma batée et mon sac, du côté de la rivière. Mais sans prévenir Aigline. Ce qui avait intrigué mes parents qui venaient juste de se lever. Mais comme ils étaient habitués à mes « extravagances », – comme ils les appelaient –, ils n’avaient pas insisté.

Heureusement d’ailleurs car, si je leur avais parlé de l’or de la Barse, sûr qu’ils m’auraient demandé si j’avais bien toutes mes idées.

De toute façon, or ou pas, il y a tant de belles choses à la campagne que j’étais certain de ne pas rentrer bredouille – surtout au bord d’un ruisseau –, quitte à repasser derrière le travail de la nature pour rendre mes trouvailles dignes d’intérêt aux yeux de ma petite amie.

Des bouts de bois morts, par exemple, que je pourrais détourner, en les arrangeant un peu. Nul doute que cela ajouterait quelques pièces supplémentaires à la collection d’animaux fantastiques que je m’étais constituée. Lesquels prendraient forme à la pointe de mon canif et iraient rejoindre les chevaux ailés, les taureaux à deux têtes, les monstres et autres dragons, qui encombraient notre chambre, à cette époque-là. Ou alors je fabriquerais des sifflets en saule, des lance-pierres en noisetier ou des bateaux en écorce que je ferais flotter.

Car, ce n’était pas la matière première qui manquait pour mettre mon imagination créatrice à l’épreuve.

Et si la petite venait – elle n’allait pas tarder, j’en étais persuadé –, on pourrait faire la course et le premier arrivé au pont de la route de Troyes – celui qui relie Bar-sur-Aube aux Voies de Vienne –, aurait gagné. C’était notre divertissement favori, et à ce jeu-là, je n’étais pas mauvais, au grand dam de ma camarade, qui n’aimait pas perdre.

Sinon, je lui tresserais des paniers avec le jonc ou l’osier qui poussent sur les rives – elle en avait tellement qu’elle ne savait plus où les mettre. Mais elle serait contente.

Elle les passerait à son bras, comme elle le faisait d’habitude. Puis elle paraderait, comme font les grandes dames, en prenant des pauses et en singeant les belles invitées du château. Car, et je le répète, elle s’est toujours aimée.

Mais elle pouvait se le permettre: elle était jolie. Surtout quand je lui nattais des couronnes de marguerites, pour ceindre sa tête. C’était une pure merveille. Et elle était si lumineuse qu’elle incarnait l’image du printemps.

C’est que j’en faisais des choses pour elle !

Comme les bijoux de paille que je lui offrais. Pour qu’elle soit plus belle encore. Ce qui me valait bien des sourires de sa part, lesquels me récompensaient de ma peine.

Comme les petites bonnes femmes en coquelicot, également, dont on rabattait les pétales sur la tige pour réaliser la robe et pour lesquelles on inventait des histoires, en leur prêtant nos voix, quand on allait aux champs, et lorsqu’on s’ennuyait à surveiller les vaches – un peu comme le faisaient les marionnettistes qu’on avait vus une fois, sur le pré Saint Georges. Et qui nous avaient bien fait rire.

Par contre, et comme je l’ai signalé, cette fois, j’étais parti tout seul. Libre à elle de me rejoindre. Et comme elle n’aimait pas la solitude, sûr qu’elle allait rappliquer. Mais j’avais bien préparé mon coup, comme vous allez en juger...

Après avoir retiré sabots et chaussettes, remonté ma culotte et retroussé mes manches, me voilà en train de *trifouiller* dans la rivière...

Ouille! Le soleil a beau briller, il n'a pas encore eu le temps de réchauffer le petit cours d'eau. Il est vrai qu'il est de bonne heure et que la nuit a été fraîche.

J'ai l'impression d'avoir des scies de glace autour des mollets. Mes doigts sont gourds et je ne sens plus mes mains.

Après tout, quand on veut devenir riche, il faut bien accepter de souffrir un peu. Puis, c'est pour une bonne cause, puisque c'est pour Aigline. Et rien n'est trop beau pour elle.

Hop là ! L'eau et les graviers tournent dans ma poêle. Et, comme pour les fois précédentes, le sable que j'en retire, commence à s'accumuler à mes côtés.

– Décidément, tu as de la constance !

Qu'est-ce que je vous avais dit ! La voilà !

Mais, quand je relève la tête, je la vois mal, car elle est dans le soleil. Mais je sais qu'elle est là. Je l'ai reconnue à sa voix.

– Tu passes tout ton temps dans la rivière. Et tu ne trouves jamais rien. Tu n'en as pas assez ?

Puis elle me conseille de ne pas trop tarder, à cause de la grand'messe.

C'est vrai qu'on est dimanche et il s'agit de ne pas se mettre retard ! Sinon monsieur le curé ne manquera pas de me disputer. Car je suis enfant de chœur.

– Tu vas voir. Aujourd'hui, c'est la bonne. Je vais te couvrir d'or.

Aigline rit. Et son rire de flûte se mêle à celui du ruisseau.

Il fait beau. Et je suis heureux. Car je suis sûr que, tout à l'heure, elle va en bailler bleu<sup>1</sup>.

Ici, un couple de rats traverse nonchalamment le ru à la nage, avec ses petits. Plus loin, fuit une poule d'eau, épouvantée. Des hirondelles raient la surface du ruisseau en poussant des cris perçants – une manière à elles d'annoncer la pluie –. Puis un léger trouble... c'est un « cafou »<sup>2</sup> que je viens de déranger et qui quitte une pierre pour se réfugier sous une autre, en raclant le fond sableux avec son ventre...

---

1. Etre étonnée (patois local)

2. Nom local du petit poisson-chat de nos rivières, au crâne aplati et à la bouche largement fendue, dotée de barbillons. C'est un poisson de fond de ruisseau.

J'explique à Aigline que nous allons être tellement riches que nous allons bientôt concurrencer « El Dorado », l'homme doré du Pérou, le grand chef indien, plus fortuné que tous les Incas réunis. Celui qui, selon le Coigneux, se jetait chaque année dans les eaux du lac sacré de la Parima, le corps entier recouvert de poudre, en hommage au dieu Soleil.

La petite me signale que Venduvre n'est pas le Pérou. Ce qui la fait rire de plus belle. Mais elle ne sait pas ce que je lui prépare. Et je m'en frotte les mains par avance.

– Pourquoi que c'est toujours au même endroit que tu cherches ? Va en face !

– Je préfère rester ici. Je sens que c'est là que j'ai le plus de chance d'en trouver...

C'est alors que j'aperçois quelque chose. À moitié caché sous la grosse pierre. À l'endroit où le cafou s'était réfugié ... Je la soulève...

Aussitôt, le poisson prend peur, qui déguerpit, sans demander son reste.

Wouhaou ! DE L'OR ! C'EST DE L'OR !

– Qu'est-ce que je t'avais dit !? Une pépite ! J'ai trouvé une pépite !

Fier de moi, je lève bien haut ma découverte. Laquelle luit au soleil. Et il me prend comme une envie de danser, de sauter tel un crapaud, de faire gicler l'eau autour de moi.

La petite, qui s'était avancée, se plaint d'être éclaboussée. Ce qui ne l'empêche pas d'être également fort excitée.

– Fais voir !

Je la rejoins, sur le bord. Lui tends ma trouvaille. Elle s'en saisit. La prend. La fait rouler dans sa main :

– Oh, quelle est belle ! T'es sûr que c'en est ?

– Que veux-tu que ce soit ! T'as vu comme elle brille ?

– On dirait une dent !

– Tu crois ?

– Ça lui ressemble en tout cas.

– Pourquoi ? T'as déjà vu des pépites ?

– Non.

– Tu vois bien.

Comme quoi je n'avais pas perdu mon temps à explorer le ruisseau. C'est ce que j'avais expliqué à ma petite amie. Laquelle s'appliquait à débarrasser ma découverte de ses impuretés et de la frotter contre sa robe pour la polir. Puis de la lever plusieurs fois en direction du soleil, pour juger de l'effet produit.

Vous ne pouvez pas vous imaginer combien elle était folle de joie. Et ça se voyait.

– Tu me la donnes ? qu'elle me demande, soudain, en minaudant.

– C'est ma première. Elle est pour toi.

– Oh ! Merci. Merci, qu'elle s'écrie en se pendant à mon cou.

Puis les cloches se sont mises à sonner au clocher, à toute volée, pour appeler les fidèles à l'office.

Vite ! Vite ! Elle glisse la « pierre » dans son mouchoir avant de la plonger dans sa poche.

– Regarde voir par là ! qu'elle me fait, en désignant un point précis de la rivière. Il y en a peut-être encore ?

– Trop tard. Il faut aller à la messe.

– Rien qu'un petit coup !

– Plus le temps !

Elle avait boudé, selon sa bonne habitude, quand elle désirait ardemment quelque chose.

Mais je n'avais pas pu m'empêcher de lui rappeler qu'elle s'était bien moquée de moi, elle qui me soutenait que Vendeuvre n'était pas le Pérou. Puis qu'il n'y avait pas d'or dans la Barse... Et j'en passe et des meilleurs.

Mais les femmes, une fois contentées, ne sont pas à une contradiction près, qui sont vite oublieuses du passé.

Allez ! Zou ! Maintenant, en route pour l'église !

- Comment que tu vas faire ? qu'elle s'était soudain inquiétée. T'as vu comment t'es habillé ? En plus, t'es trempé.
- Sous la soutanelle, ça ne se verra pas.
- Et ta poêle ? Tu ne peux tout de même pas rentrer avec ça dans la sacristie!? Qu'est-ce qu'il va dire, monsieur le curé ?
- Je vais la cacher sous le pont. Je reviendrai la chercher plus tard.

Sur le chemin, la petite de peser et de soupeser cette jolie « pierre dorée ». La sortant de son mouchoir. La mettant de nouveau dans sa poche. La ressortant. La faisant reluire, après avoir fait de la buée avec son haleine. L'évaluant. En imaginant tout ce qu'elle pourrait s'acheter avec. Des bijoux – beaucoup de bijoux, c'est sûr – puis un chapeau peut-être, et une robe, sans doute, une robe et des bottines, elle l'espérait. Car elle aimait beaucoup les bottines. Elle trouvait que cela était d'un chic.

Un jour, elle avait croisé l'aînée des châtelains qui passait à cheval. Justement, elle en portait. Et elle avait dit qu'un jour, elle aurait les mêmes.

Par contre, quelque chose l'intriguait. Elle avait remarqué comme une armature en fer, à la base de la pierre ... Et qui semblait soudée...Bizarre... !

Comme elle trouvait que cela l'enlaidissait, elle m'avait demandé de la couper avec une pince, dès qu'on serait rentrés de la messe.

Ce que je lui avais promis.

Mais avant, il y eut le sermon du curé...

## CHAPITRE 3

### LE SERMON DU CURÉ

– *Ite missa est !*

Je file à la sacristie pour ranger les burettes, vider l'encensoir, plier les vêtements sacerdotaux, les ranger dans l'armoire, retirer mon surplis et ma soutanelle, éteindre les cierges, avant de retrouver Aigline et nos parents, qui nous attendent sur la place de l'église pour nous remonter dans leur voiture.

Par la portail entrouvert, j'aperçois le Brun en train de piaffer d'impatience – notre cheval s'ennuie le dimanche ; il trouve que les messes sont trop longues. Et cela me fait rire.

Le curé, par contre, est ravi. Il a eu du monde à son office et tout s'est bien déroulé. Le chœur de chant a été à la hauteur. À l'harmonium, mademoiselle Germaine s'est montrée à son avantage. Quant à lui, il a bien prêché et la quête a bien rapporté – le bedeau, qui vient d'en terminer avec les comptes, lui a déjà transmis les résultats. Et il est satisfait.

Seules, les grandes, qui suivent les cours de catéchisme de persévérance, sont restées, comme c'est la coutume, pour approfondir le sens du sermon. Elles en profitent pour

demander à l'homme de Dieu ce qu'il a voulu dire dans son prêche, quand il a mis ses paroissiennes en garde contre tout ce qui brille, car elles ont peur d'avoir mal compris. Surtout qu'à la campagne, rares sont celles qui portent des bijoux de valeur.

Pourtant, « tout ce qui brille n'est pas d'or », qu'il avait insisté plusieurs fois l'abbé Dumortier, citant Isaïe, qui critiquait les filles de Sion, parce qu'elles étaient orgueilleuses.

« *Le Seigneur ôtera leurs boucles, qui servent d'ornement à leurs pieds, leurs pendants d'oreilles, leurs chaînettes, leurs bagues et leurs anneaux de nez !* », qu'il s'était récrié, en martelant le rebord d'une chaire dont le bois doit se souvenir encore, tellement il avait frappé fort, car c'est un homme de conviction. D'autant plus que, pour cause de célibat, il est quelque peu misogyne.

Même qu'il a ajouté qu'on allait les punir en leur rasant la tête. Mais il n'avait pas dit qui. Est-ce que c'était le prophète ou lui qui allait se charger de la sentence ? Le doute persistait.

Et cela en avait impressionné plus d'une. Jusqu'à la petite, qui, dès qu'elle m'aperçut, me demanda si elle n'était pas fille de Sion ?

Je revois la scène...

Je la rassure en lui expliquant qu'elle ne risque rien. D'abord, elle est de Vendœuvre. Puis, celui qui voudrait lui couper ses jolis cheveux, auraient fort à faire tellement ils sont longs.

– Quand même. Avec tous les bijoux que tu me donnes... c'est que je n'ai pas envie d'être punie.

Je lui réponds qu'ils ne brillent pas puisqu'ils sont en paille, alors que ces filles-là portaient des bijoux en or. Et que c'était pour cette raison qu'elles étaient prétentieuses, marchant tête haute, cou tendu, et à petits pas, pour mieux faire cliqueter leurs « ferrailles », devant tout le monde, tout en jetant des regards méprisants.

– Sans doute, qu'elle me dit, sur la défensive. Mais depuis que tu m'as donné la pépète, maintenant, j'ai peur.

– Pas tant que tu la garderas dans ton mouchoir.

Mon explication avait semblé la satisfaire. Mais un temps seulement, puisque, cinq minutes plus tard, alors que j'étais en train de bavarder avec un camarade d'école, enfant de chœur comme moi, elle me tira par la manche, m'entraîna à l'écart et me fit part de ses nouvelles inquiétudes :

– Et qu'est-ce qu'il risque de m'arriver si je la sors ?

– Il ne faudra pas la sortir !

Je vis son nez plonger. Visiblement, elle ne comprenait pas l'intérêt de la garder dans sa poche puisque, à quoi cela servait d'avoir de l'or, si ce n'était pas pour le montrer... ? À moins de le dépenser... ?

Finalement, pour elle, c'était le mieux. Cela couperait court à tout.

On pouvait – c'est ce que je lui avais dit –, à condition de ne pas faire « son orgueilleuse » avec les bijoux et les robes qu'elle allait s'offrir avec. Même que je lui avais conseillé de ne pas les porter pour aller à la messe, le dimanche, sinon, elle allait faire des envieux, et attirer des remarques désobligeantes de la part de monsieur le curé. Et que c'était là, justement, qu'elle encourrait le risque de perdre ses cheveux.

Elle déclara qu'elle ne les mettra que pour sortir dans la rue. Comme cela, il ne les verra pas.

Soudain, le doute la reprenant, une fois de plus, elle revint à la charge:

– Et si ce n'était pas de l'or ?

– Que veux-tu que ce soit ? Tu as vu comme ça brille ?

– Pourtant, avait-elle encore insisté, le curé – les oreilles ont dû lui siffler – a dit en chaire que « tout ce qui brille n'est pas de l'or ».

C'est pourquoi, elle avait conclu qu'elle souhaiterait demander l'avis d'une personne de confiance, pour s'en assurer. Mais qui ?

– Le Coigneux ? Peut-être que lui, il saurait ?

– Tu penses, que je lui avais fait. Un homme qui ne connaît que le charbon... ? Puis, si c'est bien de l'or, qu'est-ce que tu vas en faire ?

– Je te l'ai dit. Je vends la pierre et j'achète des bijoux.

– Même si tu te fais scalper par le curé ?

– Je me mettrai un fichu sur la tête.

Ah, ces femmes ! Elles ont réponse à tout !

**A SUIVRE**